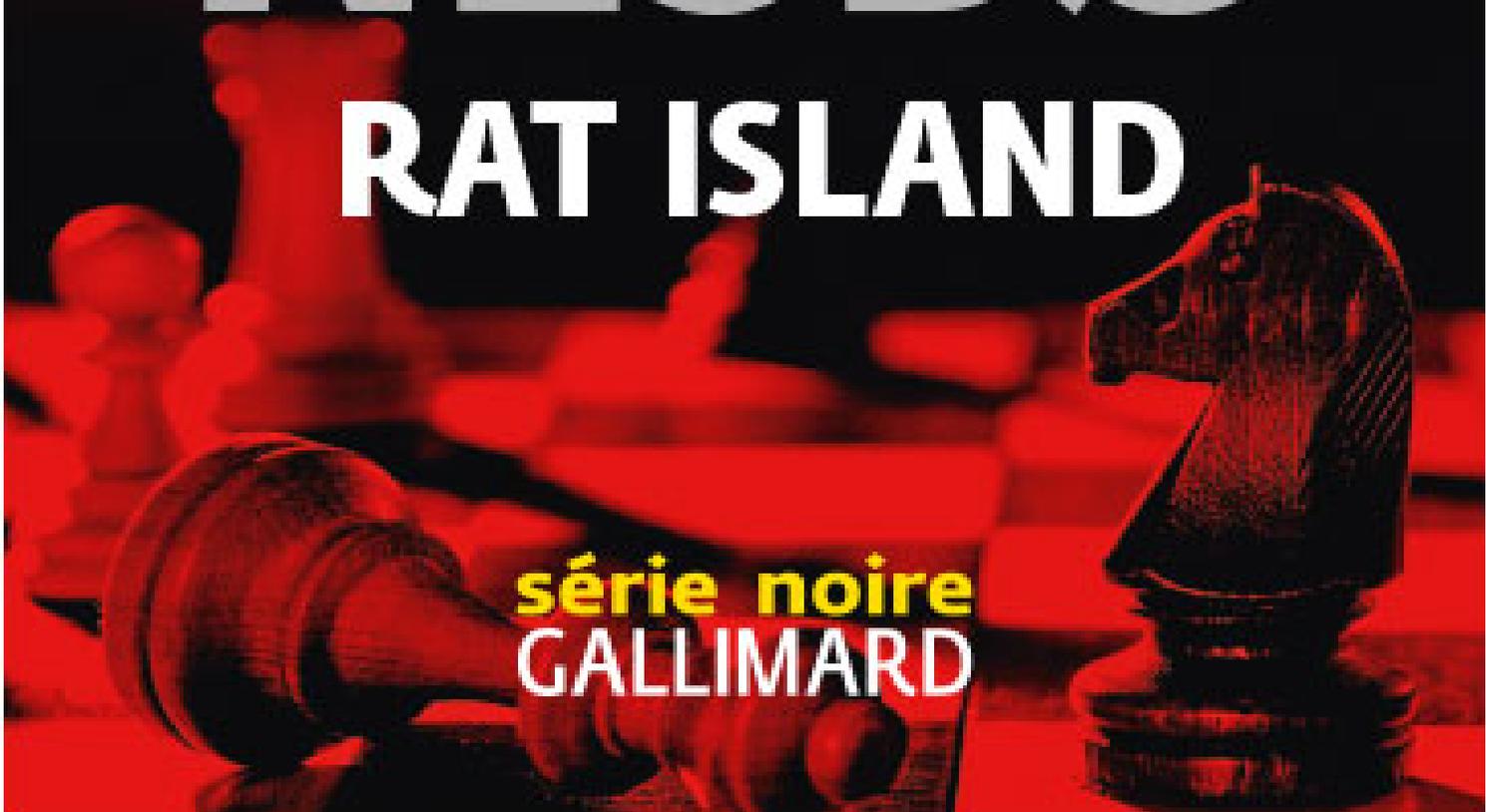


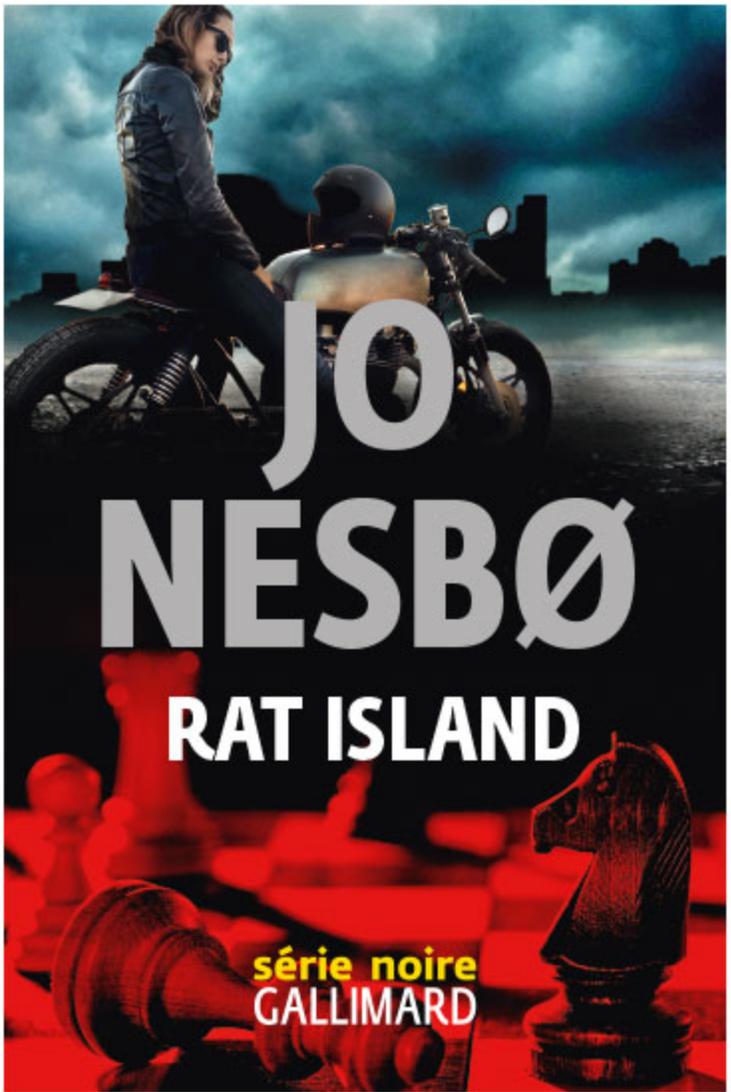


**JO
NESBØ**

RAT ISLAND



série noire
GALLIMARD



JO
NESBØ

RAT ISLAND

série noire
GALLIMARD

JO NESBØ

RAT ISLAND

TRADUIT DU NORVÉGIEN
PAR CÉLINE ROMAND-MONNIER

nrf

GALLIMARD

RAT ISLAND

Une drisse claque mollement contre le mât de pavoisement. Je contemple la ville. Elle paraît étrangement paisible, mais, c'est évident, du toit d'un gratte-ciel de quatre-vingt-dix étages, on ne distingue pas la fourmilière humaine, les fourmis qui fuient dans les rues, les fourmis qui traquent. On n'entend pas les cris des gens frappés, leurs suppliques, le déclic du chien qui se dresse. En revanche, on entend les tirs, le rugissement d'une moto solitaire. Et maintenant que la nuit est tombée, on aperçoit les feux.

Même si, vus d'ici, ils paraissent pour la plupart modestes. Les voitures incendiées ressemblent à de douillettes lanternes éclairant une ville où les lampadaires ne se sont pas allumés depuis plus d'un an.

J'entends une salve de mitrailleuses. Pas trop longue. Ils ont beau être jeunes, ils ont appris quand il fallait s'arrêter pour éviter une surchauffe de l'arme. Ils ont appris ce qu'on doit savoir pour survivre par les temps qui courent, ou plus exactement pour vivre un peu plus longtemps que la personne qui a besoin de la même chose que soi. Des victuailles, des armes, un toit, de l'essence, des vêtements, de la drogue, une ou plusieurs femmes pour transmettre les gènes de l'homme. En bas, pour employer un cliché, c'est la jungle. Et cette jungle se rapproche un peu plus non pas chaque jour, mais chaque heure. Je parie que d'ici l'aube elle aura englouti cet édifice au sommet duquel nous nous trouvons.

Ceux qui le peuvent évacuent les lieux. L'élite, les plus riches parmi les riches, ceux qui ont eu les moyens de se payer un billet de sortie. Je l'observe, ce dernier groupe de quatorze personnes tournées en direction de la baie, guettant l'hélicoptère militaire qui fait la navette vers le *New Frontier*. Le porte-avions peut embarquer trois mille cinq cents passagers, ainsi que les vivres, les médicaments et tout le nécessaire pour passer quatre années en mer sans escale. Cette nuit, il mettra le cap sur le large et y restera pour une durée indéterminée. J'ignore combien coûtent les places, je sais simplement qu'on les dit légèrement meilleur marché pour les femmes, car il a été décidé qu'il y aurait une représentation égale des deux sexes à bord. Personne ne l'a formulé tout haut, mais ceci est l'arche de Noé de l'élite.

J'ai en face de moi Colin Lowe, mon ami d'enfance. Sa femme, Liza, et sa fille, Beth, se tiennent plus près de l'héliport, à l'affût. Colin est l'un des entrepreneurs les plus fortunés du pays, il possède des sites Internet, des actifs dans le monde entier, y compris ce gratte-ciel. Et pourtant, il leur a fallu moins de trente minutes pour choisir ce qu'ils voulaient emporter, vient-il de m'expliquer.

« Il y a tout ce dont vous avez besoin », lui promets-je.

Il règne une ambiance fébrile, frénétique, mais singulièrement enjouée aussi. Lourdemment armés, les membres d'une milice privée en uniforme montent la garde autour de l'héliport et à la porte du toit, ils sont rémunérés par la société Colin & Lowe. D'autres sont en bas, devant les ascenseurs et dans la rue. Leur mission est d'arrêter les gens qui tenteraient de prendre d'assaut l'édifice dans l'espoir de se mettre à l'abri des gangs ou, mieux, de monter dans l'hélicoptère pour le *New Frontier*. On peut difficilement leur en vouloir, tout comme on peut difficilement en vouloir à ceux qui essaient de les en empêcher. Tous autant que nous sommes, nous nous battons pour nous-mêmes et pour nos proches, nous fonctionnons ainsi.

À mon arrivée, en début de soirée, les rues respiraient la terreur et le désespoir. À l'entrée du gratte-ciel, j'ai vu un homme en costume proposer une

mallette pleine de billets de banque à un garde, qui toutefois a décliné, parce qu'il y avait des témoins ou parce que nul ne sait si cet argent aura une quelconque valeur demain. Aussitôt après s'est avancée une jolie femme, entre deux âges, qu'il m'a semblé reconnaître. Elle s'est offerte à lui en lui rappelant dans quels films elle avait joué.

« Nous nous dirigeons vers l'entropie, déclare Colin.

— Tu sais bien que je n'ai pas la moindre idée de ce que ce genre de mot signifie.

— La deuxième loi de la thermodynamique.

— Ça ne m'évoque rien.

— Mais vous ne connaissez rien à rien ou quoi, vous, les juristes ?

— La seule chose que nous sachions, c'est comment faire le ménage derrière les ingénieurs. »

Colin rit. Je viens là de résumer nos quinze et quelques années de partenariat symbiotique au sein de Lowe Inc.

« L'entropie... » Il porte son regard sur la ville dont les contours accidentés se découpent dans la lumière du soleil qui plonge dans la mer. « L'entropie, c'est que, dans un système clos, tout finit par être détruit. On laisse un château de sable un jour, le lendemain le vent et les intempéries l'ont transformé. Ce qui le remplace n'est pas une scène plus fabuleuse, mais du plat, du gris, de l'inerte, du sans-âme. Du néant. Voilà l'entropie, Will. La plus universelle de toutes les lois de la nature.

— La loi de l'absence de lois.

— Ainsi parle le juriste.

— Ainsi parlent les philosophes. Hobbes pensait que sans loi, sans contrat social, nous serions projetés dans un chaos pire que les plus sévères dictatures. Et selon moi, il se pourrait bien qu'il ait eu raison.

— Léviathan est là, renchérit Colin.

— C'est quoi, Léviathan ? »

La fille de Colin nous a rejoints sans que nous nous en soyons aperçus. Beth a dix-sept ans, trois ans de moins que Brad, son frère, dont personne ne sait où il se trouve. Elle ressemble tant à Amy, ma fille... Ce n'est toutefois pas l'unique raison pour laquelle je sens les larmes monter quand je la regarde.

« C'est l'histoire d'un monstre marin qui n'existe pas, lui dis-je puisque son père garde le silence.

— Comment il peut être là, alors ?

— C'est une image, ma chérie. » Colin attire sa fille tout contre lui. « Un philosophe célèbre l'utilisait pour décrire une société sans ordre ni loi.

— Comme ici ? » demande-t-elle.

Un homme en treillis se dirige vers nous. Colin toussote.

« Va donc tenir compagnie à maman, Beth, je ne vais pas tarder. »

Elle part en courant.

« Lieutenant ? demande Colin.

— Monsieur Lowe. »

L'homme en treillis a les cheveux courts, gris et drus. Dans la friture de son talkie-walkie, une voix cherche à entrer en contact avec lui. « Mon chef d'escouade au rez-de-chaussée m'indique que nos troupes commencent à avoir du mal à contenir les gens dehors. Devons-nous tirer à balles réelles si jamais... ?

— Il y a des gangs ?

— Surtout des gens ordinaires qui espèrent trouver une place dans l'hélicoptère, monsieur.

— Les pauvres. Ne tirez qu'en cas de stricte nécessité.

— À vos ordres, monsieur.

— Dans combien de temps arrive l'hélicoptère ?

— D'après le pilote, dans une vingtaine de minutes, monsieur.

— Bien. Prévenez-nous quand il sera en approche, pour que tous les passagers soient prêts à embarquer dès l'atterrissage.

— À vos ordres, monsieur. »

Le lieutenant s'éloigne en répondant dans son talkie-walkie. « Je comprends, sergent, mais on nous a donné l'ordre de n'employer la force que si c'est absolument nécessaire. Compris ? Oui, tenez votre position et... »

Sa voix s'amenuise, et la drisse de pavillon reprend son doux battement, doublé d'une sirène de police qui s'élève des rues obscures. Enfin, nous savons bien qu'il ne s'agit nullement de la police, depuis plus d'un an aucun policier ne se risque à patrouiller dans les rues après la tombée de la nuit, c'est probablement un quatuor de jeunes, munis d'armes automatiques, juste assez intoxiqués pour que leurs réflexes soient conservés, voire aiguisés, et leurs inhibitions émoussées, ou plutôt vaincues ; attitude qui s'applique non seulement à ces prédateurs, mais à la population entière. L'expression « actes transgressifs » perd tout sens quand il n'y a plus rien à transgresser.

Et c'est sans doute ma seule excuse pour ce que j'ai fait.

J'entends toujours la moto, il doit y avoir un trou dans ce que je crois qu'on nomme le silencieux.

Sur l'avenue déserte, j'accélère. Je traverse la ville, en direction du sud, de l'abattoir. Le pot d'échappement pétarade, la balle l'a percé, il faut que je m'en occupe. Et il faut aussi que je trouve de l'essence. L'aiguille de jauge pointe dans le rouge, pas sûr du tout que j'arrive à destination, bordel ! Surtout, ne pas échouer dans le centre en pleine nuit sans son gang, parce que là, d'un seul coup, on devient une proie, mais bon, tant que j'ai de l'essence, tant que ce moteur tourne, je ne suis pas tout en bas de la chaîne alimentaire. Parce que j'ai trouvé ce que je cherchais sur le versant de la colline derrière moi. L'ouverture. La brèche dans la forteresse. Dans quelques heures, tous les habitants de cette maison mourront, ou pas. Ce n'est pas moi qui vais prononcer le jugement, moi, je ne fais que transmettre le message. Le bruit de la moto résonne entre les tours de bureaux vides. Si j'accélère trop, je vais tomber en panne d'essence, mais plus je m'attarde dans le centre, plus je risque d'avoir des problèmes. Il n'y a qu'à regarder la foule que j'ai dépassée devant la tour Lowe : dès que je ralentissais, on essayait de me tacler pour me prendre ma moto.

*Les gens sont des bêtes sauvages, ils sont désespérés, furieux, ils ont peur. Putain !
Mais qu'est-il arrivé à cette ville, à ce grand et beau pays ?*

2

« L'hélicoptère arrive dans dix-huit minutes ! annonce le lieutenant.

— Mille quatre-vingts secondes. »

Colin a toujours été plus rapide que moi en calcul mental.

Tout est allé vite, de la découverte du virus à la pandémie, puis à la débâcle générale.

Les gens tombaient comme des mouches. Conséquence d'abord de la maladie, puis de l'effondrement de l'économie et, de fil en aiguille, des institutions politiques et sociales. Comme toute mauvaise nouvelle, la pandémie avait bien sûr frappé plus durement les pauvres, mais avec la pénurie alimentaire nous sommes passés d'une recherche de solution collective, en tant que société, à une situation de lutte pour les ressources entre ceux qui possèdent et les autres. D'abord entre riches et pauvres, ensuite entre pauvres et pauvres, puis, dans toutes les classes sociales, entre voisins, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la famille et les amis qui ne soient pas des ennemis. Les supermarchés se sont vidés, et les armureries ont pris le même chemin, bien que la production de pistolets et de fusils ait été la dernière activité à s'arrêter. Déjà proches du point de rupture, les forces de l'ordre se sont disloquées. Les gens les plus fortunés se sont retranchés à la campagne, dans des fermes et des forts, situés souvent sur des hauteurs, plus faciles à défendre. Anticipant l'effondrement, et ce bien avant la pandémie, quelques rares individus extrêmement aisés, comme Colin Lowe, avaient pris leurs précautions et acquis

des propriétés et des îles autosuffisantes, protégées par des milices équipées d'armes de premier plan. Paradoxalement, le virus les assistait dans leur combat contre ce qui constituait la véritable menace : la masse des pauvres et des désespérés. Car la contagion se répandait sans entrave au sein des foyers où l'on vivait à l'étroit et où personne n'avait ni assurance maladie ni moyen de respecter les règles de quarantaine décrétées par les autorités. Par la suite, en revanche, une fois la pandémie quelque peu stabilisée, une fois qu'elle a présenté moins de risques que les pillages, je crois que les plus touchés ont été ceux qui se trouvaient dans l'entre-deux, qui avaient quelque chose à perdre, mais pas les moyens de le sauvegarder. Et une fois qu'on leur avait tout pris, ils sont souvent devenus des pillards à leur tour. C'était une nouvelle pandémie. La pauvreté, le désespoir, la violence, c'était contagieux.

Je dirigeais le service juridique de la société de technologies de l'information de Colin quand le virus est apparu. Il se propageait depuis l'est, à l'autre bout du pays, et il est passé avant que nous, la majorité, la classe moyenne, n'ayons eu le temps de réagir.

Cinq ans auparavant, quand Colin me faisait visiter Rat Island, un îlot-prison d'environ dix hectares, au large de l'aéroport, je l'avais taquiné en le traitant de survivaliste, un de ces tarés qui passent leur temps à anticiper le pire, à se préparer à devoir s'en sortir exclusivement par leurs propres moyens. Leur présence si nombreuse dans notre pays n'est sans doute pas sans lien avec notre culture de la liberté. Chacun est l'artisan de sa propre fortune, personne ne l'arrête, mais personne ne l'aide non plus.

« C'est purement rationnel, avait-il répondu quand je lui demandais si cela ne frisait pas la paranoïa. Je suis ingénieur et programmeur. Les gens de mon espèce ne sont pas des hystériques qui pensent que la fin est proche. Non, comme dans notre travail, nous ne faisons que calculer les probabilités qu'un événement improbable se produise. Car une chose est certaine : avec le temps, tout arrive, absolument tout. La probabilité que l'ordre social s'effondre de mon vivant est faible, mais pas négligeable. En la multipliant par ce que cet

événement me coûterait, financièrement et au niveau de ma qualité de vie, j'obtiens le montant que je devrais être prêt à verser pour une assurance. » Il avait désigné les bâtiments en béton désertés, construits jadis pour empêcher des tueurs de s'évader et non d'entrer. « Cet achat est un moindre prix à payer si l'on veut dormir plus tranquille la nuit. »

J'ignorais alors qu'il avait déjà de nombreux placards remplis d'armes sur son île rocheuse aride. Je ne savais pas non plus que son opération de la myopie au laser, qu'avaient subie aussi plusieurs de ses amis directeurs, n'obéissait pas à des considérations esthétiques, mais au pronostic qu'on se procurerait difficilement des lunettes ou des verres de contact en cas d'effondrement de l'ordre mondial ; or il serait crucial d'avoir une vue perçante quand la lutte pour la survie nous aurait ramenés plus près de l'âge de pierre.

« Tu n'as aucune raison de ne pas te préparer, Will, ne serait-ce que pour ta famille. »

Mais je n'avais pas été préparé.

C'est faux de dire que les pillages ont commencé quand les autorités ont décidé de vider les prisons, qui étaient de pures chambres de la mort, où l'isolement était impossible et où le virus avait champ libre. Les prisonniers libérés n'étaient pas suffisamment nombreux pour créer le chaos à eux seuls. En revanche, cette libération a donné le sentiment que les autorités perdaient le contrôle, que l'ordre était aboli, que nous devrions bientôt faire main basse sur tout ce que nous pouvions, avant les autres. Nous voyions ce qui se passait, nous le comprenions. La peur n'était pas irrationnelle. Nous savions que si nous mettions cette pandémie derrière nous, et elle était déjà en recul dans certains pays, nous pourrions reprendre le cours de nos vies, mais nous constatons aussi que la peur triomphait du sens commun. Il ne s'agissait pas d'hystérie collective, mais d'absence de bon sens collectif. Prises isolément, les décisions des individus étaient rationnelles et raisonnables pour eux et pour leurs proches, mais additionnées, elles se montraient désastreuses pour la société.

Certains devenaient pilleurs et agresseurs par nécessité.

D'autres, comme Brad, le fils de Colin, par goût et envie.

Brad Lowe avait toujours entretenu une relation compliquée avec son père. En tant qu'aîné, il était celui que Colin voyait comme le continuateur de son œuvre. Hélas, Brad n'avait vraiment pas la carrure pour réussir cette mission. Il ne possédait ni l'intellect de son père ni sa capacité de travail. Ses visions, son désir de changer le monde lui faisaient également défaut, ainsi que sa nature avenante et son talent à susciter l'enthousiasme chez les autres. Ce que Brad avait hérité, en revanche, c'était de son égoïsme parfois sans bornes et de sa facilité à écraser tous ceux qui se trouvaient en travers de son chemin. Il utilisait l'argent paternel pour soudoyer son entraîneur et être sélectionné dans l'équipe de football de l'école aux dépens d'un camarade plus doué. Ou convainquait son père de financer un prétendu projet d'aide aux étudiants en difficulté qu'il avait lancé avec des amis, les fonds se révélant par la suite avoir été dépensés en drogue, filles et soirées extravagantes dans la maison qu'ils louaient aux abords du campus. Il avait fallu que le président de l'université contacte Colin et lui explique que son fils avait falsifié des documents, s'attribuant ainsi la réussite d'examens qu'il n'avait même pas passés, puis, une fois la supercherie découverte, il l'avait menacé physiquement pour que Colin le retire de la fac.

Quand Brad était rentré chez lui cet été-là, c'était en loser fini. Et je ne pouvais m'empêcher d'avoir pitié de lui. Nos deux familles passaient des vacances ensemble à la montagne, dans un gigantesque chalet à un étage. Pendant des années, nous l'avions loué conjointement, mais Colin avait fini par acheter le tout. Il régnait une ambiance délétère entre le père et le fils, ce qui rendait Brad encore plus infréquentable pour nous autres. Car ce garçon n'était pas dépourvu de sentiments, bien au contraire, il en débordait. Depuis toujours, il adorait et admirait son père, et c'était évident pour tous. Plus évident que l'amour du père pour son fils. Cet été-là, les sentiments de Brad oscillaient entre le désespoir, la colère, l'indifférence apathique et une

agressivité dirigée contre tous ceux qui n'obtempéraient pas à ses exigences, que ce soit sa famille, la nôtre ou le personnel du chalet. C'est à ce moment que j'ai vu en Brad l'autre Colin. Celui qui se manifestait quand l'enthousiasme séducteur et l'intelligence ne parvenaient pas à convaincre : le Colin menaçant qui, sur un coup de tête, pouvait racheter un petit concurrent gênant pour ensuite liquider la société et flanquer tous les employés au chômage. Quand, à une ou deux occasions, j'avais anéanti ses plans pour des raisons juridiques, il avait failli me licencier de fureur. Je le sais parce que j'avais reconnu ce regard noir, celui qu'il avait dans notre enfance quand il n'obtenait pas ce qu'il voulait.

Jusqu'à ce qu'il l'obtienne...

Et je crois que Brad avait compris cela. En vainquant ses inhibitions, on peut imposer sa volonté par la violence, les menaces et la force brute. Il avait ainsi contraint les frères Winston du chalet voisin à l'accompagner pour incendier le vieux garage de Ferguson. Comme les frères allaient l'expliquer lors de l'interrogatoire, Brad les avait menacés de mettre le feu à leur chalet pendant qu'ils dormaient.

Son tempérament passionnel, Brad le manifestait aussi dans la cour effrénée qu'il faisait à ma fille. Il était amoureux d'Amy depuis toujours, mais au lieu de passer, comme c'est souvent le cas chez les enfants, son attachement semblait se renforcer chaque été, quand ils se revoyaient pendant les vacances. Bien sûr, ce n'était sans doute pas sans rapport avec la beauté croissante d'Amy, mais il s'agissait peut-être tout autant de la non-réciprocité de son amour ; les fins de non-recevoir répétées ne faisaient que le motiver, car de toute évidence il considérait qu'Amy lui revenait de droit.

Une nuit, j'avais été réveillé par la voix de Brad dans le couloir, devant la chambre d'Amy. Insistant pour entrer, ce qu'elle lui avait manifestement refusé, il disait : « C'est notre chalet, tout m'appartient ici, alors laisse-moi entrer, sinon on vous jette dehors et ton père se fera virer ! »

Je n'en ai jamais parlé à Colin, après tout, l'amertume de sentiments contrariés m'a aussi fait commettre une ou deux maladroites, et je soupçonnais qu'il sanctionnerait son fils plus durement que de raison afin de nous montrer qu'il ne tolérait pas ce genre de comportement. Pour Colin, la goutte d'eau qui a fait déborder le vase n'a donc pas été l'attitude menaçante de Brad envers Amy, mais l'incendie du garage, qui avait donné lieu à une peine d'emprisonnement avec sursis et un dédommagement considérable à M. Ferguson. Colin avait réglé la somme avant de priver son fils de sortie. Deux jours plus tard, Brad filait en ville sur la moto qu'il avait reçue pour ses dix-huit ans. Il avait subtilisé une grosse somme d'argent en liquide dans le coffre de son père, ainsi que les clés d'un appartement de Downtown.

« Bon, comme ça, au moins, je sais où il est », avait soupiré Colin au petit déjeuner.

Trois mois plus tard, il me rapportait que la police l'avait informé de la destruction totale de son appartement dans l'un des nombreux incendies de Downtown. On n'avait retrouvé aucun corps dans les décombres, mais Brad restait introuvable. Colin l'avait fait porter disparu en faisant pression sur la police pour qu'elle le recherche, mais à cette époque déjà, les forces de l'ordre avaient cessé de se consacrer à quoi que ce soit d'autre qu'aux affaires les plus pressantes : violences dans les rues, incendies, meurtres. On disait que la police de certaines villes de la côte est restait barricadée dans les commissariats, cibles privilégiées des gangs en raison de l'arsenal d'armes qui y était rangé. D'après les rumeurs, pour assurer leur survie, les policiers de certains États avaient tout bonnement cessé de venir travailler et s'étaient à la place transformés en bandits de grand chemin.

Lorsque le gouvernement avait finalement décrété l'état d'urgence dans tout le pays et que Colin était parti s'installer avec sa femme et Beth dans les geôles désaffectées de Rat Island, il m'avait confié qu'il venait enfin d'obtenir par d'autres canaux des informations sur Brad : son fils avait pris la tête d'une horde de pilleurs qui se faisait appeler le Chaos.

« Pourquoi piller ? avait demandé Colin en secouant la tête. Il lui suffit de venir me voir pour obtenir tout ce dont il a besoin.

— C'est peut-être ça dont il a besoin, justement, avais-je répondu. Te montrer qu'il peut s'en sortir tout seul, que non seulement il parvient à survivre sans ton aide par les temps qui courent, mais peut diriger, y arriver. Comme toi.

— Hmm, avait fait Colin en m'observant. Donc tu ne penses pas que c'est simplement qu'il aime ça ?

— Aime quoi ?

— Le chaos. Piller... détruire.

— Je ne sais pas », avais-je dit.

Et c'était vrai.

Pendant que le monde s'effondrait autour de nous, Heidi, Amy et moi nous efforcions de mener une vie aussi normale que possible dans Downtown.

Heidi et moi nous étions rencontrés à la fac de droit et tout avait été parfaitement simple. Il nous avait fallu deux soirs pour comprendre que nous étions faits l'un pour l'autre et deux ans pour vérifier que nous avions raison. Nous n'avions donc pas tellement de questions à nous poser. Nous nous étions mariés et, trois ans plus tard, Amy était venue au monde. Nous voulions d'autres enfants, mais quatorze années allaient s'écouler avant la naissance du petit Sam, il va bientôt fêter ses quatre ans.

Quand le virus sévissait et que la ville était confinée, la société pour laquelle travaillait Heidi avait fait faillite et elle s'était rendu compte qu'il lui serait difficile de retrouver un emploi sur un marché où le taux de chômage était monté de cinq à trente pour cent et où la récession avait atteint ce que les experts qualifiaient de masse critique, à savoir que la spirale descendante s'autorenforçait. Après la pandémie, quand les gens avaient pu à nouveau se voir sans crainte, Heidi s'était donc lancée dans l'aide juridique pour les plus démunis. Elle travaillait dans notre cuisine et, bien entendu, il ne lui arrivait qu'exceptionnellement d'être payée. Par bonheur, l'argent ne constituait pas un

problème majeur dans notre famille. Ayant accepté l'offre de rachat par la plus grande société de technologies de l'information du pays juste avant la pandémie, le conseil d'administration de Lowe Inc. s'était dissous, ce qui signifiait dans les faits que, comme les autres actionnaires internes de la société, je n'avais plus besoin d'effectuer de travail rémunéré jusqu'à la fin de mes jours. J'avais donné ma démission pour réfléchir à ce que je voulais faire de ma vie. Et puis, au cours des semaines suivantes, le virus avait frappé et décidé ce qu'il voulait faire non seulement de ma vie, mais de celle de tous les habitants de cette planète.

J'étais parvenu à la conclusion que ce qui aurait le plus de sens serait que j'aide Heidi à aider les autres.

Dès lors, non seulement notre cuisine, mais encore notre salon et notre bibliothèque avaient fait office de cellule de crise pour âmes naufragées et destins tortueux. Toutefois, la justice aussi commençait à prendre l'eau. Le gouvernement, l'Assemblée nationale et les tribunaux fonctionnaient tant bien que mal, mais ce n'était qu'une question de temps avant que nous n'ayons plus de police opérationnelle pour faire respecter les lois et les décisions de justice, de prisons pour mener à bien l'exécution des peines, ni même de défense loyale. L'Assemblée nationale avait attribué des pouvoirs étendus au commandement de l'armée pour défendre le droit de propriété, à tout le moins la propriété publique. En d'autres circonstances, ç'aurait pu être un premier pas permettant à un groupe de dirigeants militaires de prendre les rênes de la nation — si l'on en croyait la philosophie sociale de Léviathan, la junte demeurait tout de même préférable à l'anarchie —, mais cela ne s'était pas produit. Soldats et officiers avaient été recrutés dans les milices privées des nantis, où leurs revenus étaient cinq fois plus élevés que dans l'armée.

Nous, qui étions un peu moins riches, avons, nous aussi, commencé à prendre des mesures pour défendre ce qui nous appartenait — ce que nous considérons nous appartenir —, et pour nous préparer au pire.

Mais rien n'aurait pu me préparer à ce qui allait se passer.

Et alors que je me trouve ici, au sommet d'un gratte-ciel, à guetter le grondement d'un hélicoptère, je continue de sentir le goût de la corde dans ma bouche, l'odeur de l'essence dans le garage, je continue d'entendre les cris des gens que j'aime dans la maison, et je continue d'éprouver cette dure certitude que j'allais tout perdre, absolument tout.

« Seize minutes ! » annonce le lieutenant.

Colin et moi avançons jusqu'au bord du toit, contemplons les rues obscures. Je perçois encore tout juste le bruit de la moto solitaire. Il y a seulement un mois, la ville regorgeait de gangs de motards, désormais la pénurie d'essence a rendu la plupart des braqueurs piétons.

« Donc tu penses que Justitia est morte, qu'il ne lui reste plus qu'un trou dans le front ? » demande Colin.

Je lève le regard. Colin est difficile à suivre, mais étant donné que je m'exerce depuis notre rencontre à l'école primaire, il m'arrive de parvenir à comprendre ses associations d'idées. Un vrombissement de moto et il pense automatiquement à son fils Brad et au Chaos, dont les membres portent des casques ornés d'un motif frappant : la déesse Justitia, telle qu'on la connaît avec sa balance et ses yeux bandés, à ceci près que cette Justice-ci a un grand trou sanglant dans le front.

« Elle est au tapis, dis-je, mais je continue de penser que l'état de droit peut encore se relever.

— Et moi, j'ai toujours pensé que c'était une conviction naïve, que tôt ou tard la situation serait ce qu'elle est aujourd'hui, qu'on ne pourrait plus compter que sur sa famille proche. Qui de nous deux avait raison, Will ?

— Les gens se battent contre ton entropie, Colin. Ils veulent ce qu'il y a de mieux, ils veulent une société civilisée, ils veulent la *rule of law*, l'état de droit.

— Ce que les gens veulent, c'est venger les injustices commises, c'était à cela que l'état de droit travaillait, et l'état de droit n'étant désormais plus en

mesure d'accomplir cette mission, ils prennent les choses en main. Regarde l'histoire, Will. Les vengeances de sang, les vendettas où des fils et des frères vengent leurs pères et leurs frères. Nous y voilà revenus. Car c'est ce que nous ressentons, Will, les humains sont ainsi faits. Même toi.

— J'entends ce que tu dis, mais je ne suis pas d'accord. Je place la raison et l'humanisme au-dessus de la vengeance.

— Tu parles ! Tu arrives peut-être à faire semblant, mais je sais quels sentiments font rage en toi. Et tu sais aussi bien que moi que le cœur l'emporte toujours, toujours, sur la raison. »

Je ne réponds pas, cherche la moto sur l'avenue. Le vrombissement s'est tu, mais je vois un faisceau lumineux se déplacer et j'espère que c'est ça. Nous avons besoin de lumière maintenant, et nous avons besoin d'espoir. Parce qu'il a raison. Colin a toujours raison.

3

Je ralentis. Il n'y a ni passants ni véhicules sur l'avenue, mais n'ayant allumé que mes feux de stationnement pour rester aussi discrète que possible, je ne dois pas rouler trop vite si je veux pouvoir repérer les trous dans le revêtement. C'est dingue de se dire que les gens n'ont plus d'essence depuis belle lurette, mais que, manifestement, ils disposent encore d'un tas de grenades. Chaque jour qui passe, les détonations se succèdent de plus en plus rapidement.

Je freine. Ce n'est pas un cratère, mais une lampe de poche. Un gang s'est positionné au carrefour suivant. Derrière, une voiture brûle sans bruit.

Et merde ! Ils ont déployé un tapis clouté en travers de toute la chaussée.

Je regarde dans mon rétroviseur, et en effet, à la lueur de mes feux de freinage, je constate qu'ils sont derrière moi aussi. Ils déboulent à pied des immeubles qui s'alignent de part et d'autre, en tirant un autre tapis clouté pour couper toute retraite par ce chemin. En deux secondes, j'établis qu'ils sont douze, six devant, six derrière, que seuls quatre d'entre eux sont visiblement armés, qu'ils bougent comme des gens jeunes, et qu'ils n'arborent aucun symbole ni insigne pouvant m'indiquer à quel gang ils appartiennent. La mauvaise nouvelle pour moi est que, s'ils se sont procuré des tapis cloutés, c'est probablement lors d'une descente dans un commissariat, ce qui signifie pour le moins qu'ils sont audacieux. D'aucuns diraient prêts à tout. La bonne nouvelle est qu'ils se sont positionnés d'une façon assez hasardeuse et peu appropriée, ce qui me suggère qu'ils ne sont pas très

expérimentés, voire simplement stupides, ou alors ils se figurent que la supériorité du nombre suffit.

Toujours à cinquante mètres de distance, j'arrête ma moto et enlève mon casque. Je le brandis.

Je crie « Chaos ! », en espérant qu'ils remarqueront le symbole sur mon casque.

« Putain, c'est une fille ! entends-je commenter.

— Encore mieux ! »

Rires.

« Si vous ne voulez pas d'ennuis, enlevez ces tapis et laissez-moi passer ! »

Comme je me doutais, mes paroles suscitent l'hilarité générale. J'actionne le mode pleins phares. Ils m'apparaissent plus clairement à présent, un pêle-mêle d'ethnicités diverses et de vêtements hétéroclites, le rebut dont les autres gangs n'ont pas voulu. Alors je dégaine la carabine fixée sur le flanc de ma moto et vise le plus grand, qui est toujours ébloui et se tient de surcroît pile devant le tapis clouté. Je repense à la dernière fois que je m'en suis servie. J'ai réussi à former un triangle parfaitement isocèle entre les deux yeux et l'impact de balle, mais ma cible était alors pendue à un crochet en face de moi. Je tire, les immeubles renvoient l'écho aigu de la détonation. Le type tombe dans le bon sens, à la renverse, sur le tapis clouté, j'accélère, pointe la moto entre ses jambes écartées, et parviens à ranger la Remington et à replacer mes deux mains sur le guidon avant que ma roue avant ne le touche et que je ne lui roule dessus.

Derrière moi, personne ne tire.

Par les temps qui courent, on ne gâche pas de munitions pour des causes perdues.

Je ne sais pas si je choisis sciemment de faire passer ma trajectoire devant la maison des Adams, je n'ai pas précisément d'essence pour un détour, mais j'ai sans doute besoin de revoir la scène du crime, afin de me rappeler pourquoi je vais faire ce que je m'apprête à faire.

Il n'y a pas de bruit, il fait noir. Je ne m'arrête pas, me contente de ralentir.

Le trou dans le portail est toujours là. Le trou que j'ai fait.

J'avais serré les poignées du coupe-boulon et les mâchoires avaient mordu le grillage du portail.

Je sentais les regards des douze autres derrière moi, l'odeur de testostérone, le bruit nerveux des bottillons qui ne tenaient pas en place sur l'asphalte.

« Plus vite ! » avait chuchoté Brad, énervé.

J'aurais pu lui demander quelle était l'urgence, lui rappeler que la police n'allait pas débarquer.

J'aurais pu lui proposer de me relayer, lui signifier que je travaillais à mon rythme.

Ou alors j'aurais pu lui suggérer de laisser tomber toute cette histoire, lui dire les choses telles qu'elles étaient : c'était une mauvaise idée.

En l'occurrence, en tant que commandante en second de Brad, mon devoir était de lui signaler que je n'étais pas d'accord, d'essayer de le faire changer d'avis. J'y ai beaucoup réfléchi après coup. Je me suis demandé si j'aurais pu changer quelque chose. J'en doute. Car si cette idée était mauvaise, c'était celle de Brad. D'abord, comme toujours, il aurait été peu enclin à admettre que j'avais raison et à perdre ainsi la face devant son gang, mais j'aurais pu procéder comme d'habitude, présenter mes arguments comme s'ils n'étaient qu'une interprétation des siens. Quand il se serait rendu compte que j'avais raison — ce qui s'est confirmé par la suite —, il aurait pu en assumer les honneurs. Soit. Un leader stupide peut convenir s'il apprend à distinguer les bons conseillers des mauvais. Et Brad avait cette aptitude. Lui-même d'intelligence seulement moyenne, il semblait cependant connaître l'intelligence d'expérience, avoir vécu le phénomène de près, et il l'identifiait automatiquement. Il semblait la visualiser comme si elle sortait de votre front, sans avoir besoin de comprendre vos raisonnements. C'était ça, et non ma carrière de kickboxeuse, qui l'avait incité à nommer une fille commandante en second du Chaos.

Si je n'avais même pas tenté de m'opposer à lui ni de le manipuler, c'était que j'avais perçu que ce cambriolage n'était pas seulement une question de vivres,

d'armes, d'essence et de groupe électrogène se trouvant peut-être, ou pas, dans le garage. J'avais compris que Brad connaissait ces gens, ils avaient quelque chose qu'il lui fallait à toute force et il ne céderait pas d'un pouce. Alors je l'avais bouclée. Car je peux admettre ceci : je ne risque pas ma position au sein du Chaos, la seule chose qui me maintienne en vie, pour des Blancs pétés de thunes que je ne connais même pas !

« Voilà ! »

J'avais écarté le pan de grillage et m'étais glissée de l'autre côté du portail, sous les pointes qui éraflaient ma peau et mon blouson en cuir.

Les autres m'avaient emboîté le pas. Brad restait à regarder la maison qui baignait dans le clair de lune. Il était deux heures du matin, les lumières étaient éteintes. Si les gens dormaient par les temps qui couraient, c'était à cette heure-ci.

Nous avions sorti nos armes. Bien sûr, il existait des gangs plus lourdement armés que nous, surtout ceux composés de déserteurs de la police et de l'armée ou encore de gens issus des cartels de la drogue qui avaient traversé la frontière, mais en comparaison des gangs de jeunes ordinaires, nous étions une pure milice : nous disposions chacun d'un AK-47, d'un pistolet Glock 17 et d'un couteau de combat. Notre stock de grenades de bazooka était épuisé, mais Brad et moi avions chacun deux grenades à main.

Les prunelles de Brad brillaient comme chez quelqu'un d'amoureux. Il aurait presque pu être beau. Peut-être l'était-il quand il dormait. Quand il était réveillé, en revanche, l'expression de son visage, ou son rayonnement, dégageait quelque chose de perturbant, de la peur, comme s'il s'attendait à être frappé, comme s'il vous détestait avant même que vous ayez levé la main. Cette haine dure et froide et cette peur alternaient si rapidement avec le chaleureux, le beau, le sensible, qu'on se demandait comment c'était d'être dans ses bottes. Oui, on ne pouvait s'empêcher d'avoir pitié. De vouloir l'aider. Et ce soir précis, au clair de lune qui retombait sur sa longue chevelure blond sale, Brad ressemblait à Kurt Machin-Chose, un rockeur que mon père adoptif écoutait quand il était bourré, en braillant que tout le monde aurait dû faire comme Kurt, écrire une ou deux chansons bien cool et puis se tirer

une balle. Mais il ne savait rien faire du tout, mon père, alors il s'était contenté du second volet.

Brad m'avait regardée.

« Prête, Yvonne ? »

Le plan était que j'emmène Dumbo et que je sonne à la porte pendant que les autres se faufilaient derrière la maison. Je n'avais pas compris non plus pourquoi nous devions réveiller une famille sans doute endormie au lieu d'exploiter pleinement l'effet de surprise, mais Brad avait décrété que le spectacle d'une fille colombienne et d'un gosse de petite taille attardé mental leur ferait baisser la garde, c'était ce genre de gens. Des gens qui aident, avait-il dit, du mépris dans la voix.

J'avais hoché la tête, Brad avait descendu sa cagoule sur son visage.

Dumbo et moi étions allés sonner. Nous avons attendu au bas mot une minute avant que je voie le voyant s'allumer au-dessus de la caméra.

« Oui ? avait fait une voix endormie dans l'interphone.

— Je m'appelle Grace, j'étais dans la classe d'Amy », avais-je expliqué, la voix étranglée. Je tenais ces noms de Brad, et mon talent de comédienne d'une femme colombienne et d'un homme dont j'ignore tout. « Et ça, c'est mon petit frère.

— Mais qu'est-ce que vous fabriquez dehors en pleine nuit, et comment êtes-vous entrés ?

— On est allés apporter de la nourriture à notre grand-mère, mais là, il y a un gang plus bas dans la rue et je me suis souvenue de la maison d'Amy. On a escaladé la clôture de barbelés. Regardez Sergio. »

J'avais montré les accrocs que nous avons faits sur le T-shirt de Dumbo. Dumbo dont, soit dit en passant, n'importe qui aurait pu voir qu'il n'avait pas une goutte de sang latino dans les veines.

Il y avait eu un silence. Le mec devait réfléchir. Ce n'était pas inhabituel d'acheminer des vivres et diverses choses d'un foyer à l'autre sous le couvert de l'obscurité.

« Un instant », avait-il dit.

J'avais tendu l'oreille. Des pas dans l'escalier, un homme adulte, semblait-il.

La porte s'était ouverte. D'abord un peu, puis complètement.

« Entrez, je suis Will, le père d'Amy. »

L'homme avait les yeux bleus et des rides du sourire, une impériale, des cheveux roux bouclés qui lui donnaient l'air sans doute plus jeune qu'il n'était. Brad devait avoir raison. Le genre qui aide. Il était pieds nus, mais avait enfilé un jean élimé et un T-shirt d'université, probablement celle où il avait étudié. Je m'étais faufilée derrière lui pendant qu'il tenait la porte à Dumbo et j'avais sorti mon pistolet pour le frapper violemment à la tempe. Dans l'intention non pas de le blesser — j'étais suffisamment grande pour lui administrer facilement un coup de pied crocheté et retourné dans la tête —, mais de lui montrer que la fille et le garçon de petite taille n'hésiteraient pas à user de violence.

Il avait poussé un cri de surprise en portant la main à sa plaie sanglante. J'avais braqué mon pistolet sur lui.

« Ne faites pas de mal à ma famille, avait-il imploré. Prenez tout, mais ne...

— Si vous faites exactement ce que je dis, personne dans la maison ne sera blessé », avais-je déclaré. Croyant dire la vérité.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

ÉCLIPSE TOTALE, Série Noire, 2023

DE LA JALOUSIE, Série Noire, 2022 (Folio Policier n° 1017)

LEUR DOMAINE, Série Noire, 2021 (Folio Policier n° 978 ; Écoutez-Lire, 2022)

LE COUTEAU, Série Noire, 2019 (Folio Policier n° 940)

MACBETH, Série Noire, 2018 (Folio Policier n° 913 ; Écoutez-Lire, 2019)

LA SOIF, Série Noire, 2017 (Folio Policier n° 891 ; Écoutez-Lire, 2018)

SOLEIL DE NUIT, Série Noire, 2016 (Folio Policier n° 863)

L'INSPECTEUR HARRY HOLE. L'intégrale, 1 : L'homme chauve-souris – Les cafards (Folio Policier n° 770)

LE FILS, Série Noire, 2015 (Folio Policier n° 840 ; Écoutez-Lire, 2015)

DU SANG SUR LA GLACE, Série Noire, 2015 (Folio Policier n° 793)

POLICE, Série Noire, 2014 (Folio Policier n° 762 ; Écoutez-Lire, 2014)

FANTÔME, Série Noire, 2013 (Folio Policier n° 741 ; Écoutez-Lire, 2013)

LE LÉOPARD, Série Noire, 2011 (Folio Policier n° 659)

CHASSEURS DE TÊTES, Série Noire, 2009 (Folio Policier n° 608)

LE BONHOMME DE NEIGE, Série Noire, 2008 (Folio Policier n° 575 ; Écoutez-Lire, 2019)

LE SAUVEUR, Série Noire, 2007 (Folio Policier n° 552)

L'ÉTOILE DU DIABLE, Série Noire, 2006 (Folio Policier n° 527 ; Écoutez-Lire, 2019)

Aux Éditions Gaïa

RUE SANS-SOUCI, 2005 (Folio Policier n° 480 ; Écoutez-Lire, 2021)

ROUGE-GORGE, 2004 (Folio Policier n° 450 ; Écoutez-Lire, 2021)

LES CAFARDS, 2003 (Folio Policier n° 418)

L'HOMME CHAUVE-SOURIS, 2003 (Folio Policier n° 366 ; Écoutez-Lire, 2020)

Aux Éditions Bayard Jeunesse

LE PROFESSEUR SÉRAPHIN ET LA FIN DU MONDE (OU PRESQUE),
vol. 3, 2012

LA BAIGNOIRE À REMONTER LE TEMPS, vol. 2, 2010

LA POUDRE À PROUT DU PROFESSEUR SÉRAPHIN, vol. 1, 2009

Table des matières

Rat Island

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Cet ouvrage a été publié avec le concours
de Marie-Caroline Aubert.

Cette traduction a été publiée
avec le soutien financier de NORLA.



Couverture : photos © Nikkolia et simpson33 / iStock-Getty-images (détails) ;
© Valentino Sani / Trevillion Images (détail).

Titre original :

ROTTEØYA OG ANDRE FORTELLINGER

© Jo Nesbø, 2021.

Published by agreement with Salomonsson Agency.

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

Éditions Gallimard

5 rue Gaston-Gallimard

75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

© Éditions Gallimard, 2024.

RAT ISLAND

JO NESBØ

TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR CÉLINE ROMAND-MONNIER

La vengeance, le pouvoir et le progrès scientifique sont les thèmes de ces cinq nouvelles noires, très belles et glaçantes, situées dans un futur étrange et indéterminé.

« Rat Island », la plus longue, imagine un avenir possible pour nos sociétés occidentales : des membres fortunés de l'élite attendent en haut d'un gratte-ciel l'arrivée d'un hélicoptère qui va les transporter dans un havre de paix et de sécurité, tandis que, à leurs pieds, les masses affamées et sans abri luttent pour survivre dans des rues dévastées et sillonnées par des gangs à moto.

Les quatre autres, également impitoyables et dystopiques, mettent en scène des règlements de comptes mortels entre Pampelune, l'Afrique et Milan, où l'État de droit a baissé les bras. La violence, le cynisme et les émotions fortes les traversent de part en part.

Après *De la jalousie*, Jo Nesbø s'impose de nouveau comme un nouvelliste accompli.

Né en 1960 à Oslo, musicien, économiste et scénariste, Jo Nesbø est le chef de file du roman policier scandinave. Traduit en une cinquantaine de langues, il a vendu plus de cinquante millions d'exemplaires dans le monde des aventures de Harry Hole et de romans noirs comme *Macbeth* ou *Leur domaine*. *Rat Island* est son second recueil de nouvelles traduit en France.

Cette édition électronique du livre
Rat Island de Jo Nesbø
a été réalisée le 30 janvier 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072946912 - Numéro d'édition : 395264).
Code produit : U38588 - ISBN : 9782072946936.
Numéro d'édition : 395267.

Ce document numérique a été réalisé par [Aps-ie](#)